



# TAM-TAMS ET DANSES NOCTURNES

**CHEIKH CHARLES SOW**

Écrivain et bibliothécaire sénégalais.  
Auteur du *Cycle de sécheresse et autres nouvelles*.

J'ai écouté plus d'une fois des saints ou des égarés dire qu'en même temps qu'elle frappe la peau de chèvre tendue, la baguette du tambourinaire percute intérieurement l'homme, juste à l'endroit où la sagesse et la folie se touchent et se confondent. Moi, c'est vrai ! une chose depuis toujours m'attire dans le roulement du tam-tam, mais saurai-je jamais quoi ? la sagesse ou la folie ?

Et ce soir encore je n'ai pu résister à l'appel des peaux martelées ; pourtant je tombe de sommeil ; je sors du cinéma et de l'ambiance d'un film confus et désespérant de karatékas et de mafiosi noirs américains. Mais il a fallu qu'un vent complice véhicule jusqu'à moi les bribes d'un rythme enfiévré pour me secouer, me donner l'envie d'en entendre plus. La danse donnée ne doit pas être loin, sûrement derrière l'autoroute, vers Koussoum, le tentaculaire quartier d'irréguliers, à quelque minute de marche. L'air nocturne mais frais m'a complètement réveillé maintenant et le battement exilant et proche, comme un aimant, attire et guide mon corps sensibilisé que je lui abandonne.

Bien que nous ne soyons pas à l'époque des tournois, c'est bien le « touss », le rythme d'entrée dans l'arène des lutteurs Ouolofs, qui est joué là-bas. Je reconnais bien les savoureuses mesures du « touss » ; mesures marquées par le « n'deunde », le « touli », le « m'beuk-m'beuk », les tambours basses, soutenues par les claquements secs et multiples du « sabar », du « m'balakh », percussions mélodiques et enrichies par les improvisations chantantes et déroutantes d'un « tama » d'aisselle.

# TAM-TAMS Y DANZAS NOCTURNAS

Traducción: Pablo Montoya, Universidad de Antioquia.

Ilustración *Garcita verdosa (Butorides virescens)*, Kevin Simón Mancera.

Más de una vez escuché a santos y extraviados decir que al mismo tiempo que golpea la piel templada de cabra, la baqueta del tamborilero percute interiormente al hombre, en el lugar donde la sabiduría y la locura se tocan y se confunden. A mí, es verdad, una cosa me ha atraído siempre en el redoble del tam-tam, pero ¿sabría yo explicar qué es?, ¿la sabiduría o la locura?

Esa noche no pude resistir a la llamada de las pieles martilladas; sin embargo, me adormezco; salgo del cine, del ambiente de una película confusa y desesperante de karatekas y mafiosos negros norteamericanos. Pero ha sido suficiente que un viento cómplice me traiga los vestigios de un ritmo enfebrecido para sacudirme, y darme ganas de escuchar más. La danza no debe estar lejos, seguramente detrás de la autopista, en dirección de Koussoum, el tentacular barrio de clandestinos, a algunos minutos de camino. El aire nocturno, fresco me ha despertado por completo y el golpeteo excitante y próximo, como un imán, atrae y guía mi cuerpo.

Aunque no estamos en la época de los torneos, lo que se toca allá es el « touss », el ritmo de entrada en la arena de los luchadores ouolofs. Reconozco los exquisitos compases del « touss », marcadas por el « n'deunde », el « touli », el « m'beuk-m'beuk », los tambores bajos; y sostenidos por los castañeos secos y múltiples del « sabar », del « m'balakh », percusiones melódicas y enriquecidas por las improvisaciones cantadas y desconcertantes de un « tama » de axila.

Mais j'ai traversais Koussoum et le pont et je me rends compte que le vent m'a trompé, que la danse est plus éloignée que prévu ; peut-être du côté de Tialy, après le deuxième et branlant grand pont. Cela ne me décourage cependant pas, car, après le « touss », les frappeurs des peaux de bêtes ont attaqué un « dagagne » subtile et détaché après avoir battu rapidement, mais intensément, un fantastique « kou diane mate », le salut au serpent. Dans ce rythme qui fut magique, les peaux martyrisées de coups lourds et lents disent ce poème inquiétant et anonyme :

*« Qu'il survive ou qu'il meure,  
celui qui est piqué par le serpent  
pense à la mort;  
qu'il survive ou qu'il meure ! »*

L'enchaînement glissant des trois cadences m'a mis en joie ; les batteurs qui officient là-bas sont bien des maîtres et je pense à N'dak le gaucher ou à Matar — doigts d'or —, mais rejette cette idée, car ces experts monnayent maintenant leurs talents dans les théâtres officiels et les quartiers riches, où il faut pourtant une autorisation de police pour battre le tam-tam. Heureusement pour nous, dans nos quartiers démunis mais incontrôlable battent encore des gars qui ont des tas de choses à leur apprendre ; comme ce délectable enchaînement de trois cadences, d'une perfection et d'une sonorité incroyable. Je presse le pas, l'oreille en feu, pendant qu'un « tiéboudieune » échevelé est engagé par les rythmiciens que je devine déjà courbés sur les simples et riches cylindres de bois, comme je devine aussi les souples corps des danseuses que ce pas semble toujours alléger et projeter en l'air, mettant aussi l'extase dans leurs regards renversés vers le ciel. Seules les mauvaises danseuses attaquent au début rapidement le « tiéboudieune » ; non ! celles qui savent commencent lentement, laissant traîner voluptueusement le pas qu'elles n'accélèrent qu'à la chute de tension justement, et seulement quelques sublimes instants, jetant comme une merveilleuse panique chez les batteurs qui reprennent le temps fort comme s'ils étaient en retard sur celles qu'il guide pourtant. Le tout dans une folie de poussières soulevée, d'exhortations et d'immanquables cris d'admiration d'une foule, elle aussi, saisie. Ah ! Dieux, merci, quelle danse ! Ah ! Dieux, merci, quels rythmes ! Et qui étaient ces griots géniaux qui inventèrent ces mesures complexes et effrayantes ? Quelle joie de vivre magnifique les habitaient ? Quelle foi infinie ? Et science profonde du beau les visitait ?

Ah ! Dieux, qui étaient donc ces rythmiciens ancestraux qui nous ont légué toutes ces saines jouissances ? Sachons en tout cas qu'ils étaient bien meilleurs que nous, ces hommes fabuleux qui créèrent ces sensations rythmées qui nous secouent encore, nous remuent, nous touche dans notre être. Oui, et ils nous disent bien quelque chose de profond. A travers tout ceci, comment est-il possible que de simples coups frappés sur une peau tendue nous émeuvent parfois jusqu'au larmes ?

Pero atravieso Koussoum y el puente y me doy cuenta de que el viento me ha engañado. La danza está más lejos; tal vez hacia el lado de Tialy, después del segundo y tambaleante puente. Esto, no obstante, no me desanima, ya que, luego del “touss”, los tocadores de las pieles de bestias atacan un “dagagne” sutil y ligero después de haber golpeado, rápido pero intenso, un fantástico “kou diane mate”, el saludo a la serpiente. En este ritmo, que fuera mágico, las pieles martirizadas por los golpes pesados y lentos dicen este poema inquietante y anónimo:

*“¡Que sobreviva o que muera,  
el que es picado por la serpiente  
piensa en la muerte;  
así sobreviva o así muera!”*

El encadenamiento ondeante de las tres cadencias me pone feliz; los músicos que offician allá son verdaderos maestros y pienso en N'dak, el zurdo, o en Matar —dedos de oro—, pero rechazo la idea, pues tales expertos ahora venden su talento en los teatros oficiales y los barrios ricos, donde hay que pedir una autorización a la policía para tocar el tam-tam. Aunque afortunadamente para nosotros, en nuestros barrios despojados pero incontrolables, todavía tocan muchachos que tienen montones de cosas para enseñarles a ellos; como este delicioso encadenamiento de tres cadencias, de una perfección y una sonoridad increíbles. Apresuro el paso, mis orejas arden, mientras que un “tiéboudieune” escalonado es cogido por los músicos que adivino curvados sobre los simples y ricos cilindros de madera; adivino también los cuerpos ágiles de las bailarinas cuyos pasos aligeran y protegen el aire, y esa manera en que el éxtasis se introduce en sus miradas dirigidas al cielo. Sólo las malas bailarinas atacan al principio rápidamente el “tiéboudieune”; pero las que saben comienzan con lentitud, dejando arrastrar, voluptuosas, el paso y no lo aceleran más que a la caída de la tensión, justo y solamente durante algunos sublimes instantes, lanzando un pánico maravilloso sobre los tocadores que retoman el tiempo fuerte como si estuvieran retardados con respecto a las que, sin embargo, los guían. El conjunto en una locura de polvo levantado, de exhortaciones y de infaltables gritos de admiración de una multitud alucinada. ¡Ah!, ¡dioses, gracias por la danza! ¡Ah!, ¡dioses, gracias por el ritmo! ¿Quiénes eran los griots geniales que inventaron esos compases complejos y asombrosos? ¿Qué alegría de vivir los habitaba? ¿Qué fe infinita? ¿Qué ciencia profunda de lo bello los visitaba?

¡Ah!, dioses, ¿quiénes eran los músicos ancestrales que nos dejaron todos estos goces sanos? Sepamos en todo caso que eran mejores que nosotros, esos hombres fabulosos crearon sensaciones ritmadas que todavía nos sacuden, nos remueven, tocan todo nuestro ser. Sí, y nos dicen algo profundo, pues ¿cómo es posible que simples golpes dados sobre una piel templada nos conmuevan a veces hasta las lágrimas?

L'oreille me dit encore, à un croisement de ruelles sombres et désertes, que la danse ne se tient pas à Tialy non plus mais au centre de Timiss, ce bidonville excentrique et lointain. Je ne m'arrête pas pour autant dans ma course volontaire car je ne peux plus rentrer chez moi, retourne me coucher, solitaire, fatigué, sans avoir approché ces demi-dieux qui guident mes pas et mes sensations depuis bientôt une heure dans le labyrinthe des ghettos traversés. Et d'ailleurs l'habitude me dit que je ne suis plus loin de l'endroit recherché ; le son est maintenant d'une netteté presque totale ; les ahanements caractéristiques du subtil cogneur de « tama » d'aisselle me parviennent, doublant les coups qui ponctuent un « tatou laobé » d'une époustouflante précision.

Ah ! Dieux, une fille très noire, élancée et aux belles hanches dansant le « tatou laobé » ! Dieux ! que j'adore cette danse sur place, et qui dit qu'elle est grossière a sûrement la vision torturée et diminuée par l'appauvrissement morale nouvelle ; qui dit que cette danse est vulgaire n'a jamais saisi le regard pudique des filles qui la pratiquent ; qui dit qu'elle est obscène ne connaît plus rien de la souplesse des corps de nos femmes.

Ah ! Tristesse de l'âme pour ceux qui ne saisissent plus rien d'essentiel. Ah ! Pauvreté du corps pour ceux qui ne ressentent plus le charnel qu'honteusement. Heureusement pour moi, je ne fais pas encore partie des Nègres qui ont maintenant de la danse et du tambour ; ce soir, je danserai, mon corps me le demande, mon âme me crie et en marchant je marque déjà les temps forts et les chutes. Parfois je danse assez bien, car je sais que le pas de l'homme n'est beau et ne plaît que s'il rappelle la lutte ; il faut frapper dur la terre, la piétiner furieusement, la provoquer jusqu'à ce qu'elle s'échauffe et brûle les talons nus. La danse de l'homme est ainsi, elle est gymnique, toute en force mais toute en finesse. D'ailleurs Falang, le grand lutteur, l'a dit : très peu de choses séparent la danse de la lutte. « Quand l'adversaire lutte, moi, je danse et je terrasse ! »

Mais mes pas pressés ont traversé Timiss de part en part et je dois me rendre à l'étonnante évidence que, là aussi, tout dort ; point d'attroupement agité, point de cercle fluctuant de gens qu'attirent et retiennent, comme moi, les sons frénétiques ainsi que les tourbillons des corps habités et libérés par la danse. Mais j'entends toujours le tam-tam tout près, si net que maintenant je n'ai plus de doute ; ces ponctuations et ces cris ne peuvent venir que de l'autre côté de cette sinueuse, de ce quartier nouveau et parasite dont j'ignore le nom, car, après, c'est la mer et on a jamais entendu parler de tam-tam ou d'écho de tam-tam venant de la mer.

La oreja me dice, en un cruce de callejas oscuras y desérticas, que la danza tampoco viene de Tialy, sino tal vez del centro de Timiss, ese barrio de invasión excéntrico y lejano. No me detengo, sin embargo, en mi carrera voluntaria. No puedo regresar a casa, acostarme, solitario, cansado, sin haberme aproximado a esos semidioses que guían desde hace una hora mis pasos y mis sensaciones en un laberinto de guetos atravesados. Y, por otra parte, la costumbre me dice que no estoy lejos del lugar buscado; el sonido ahora es de una nitidez casi total; los jadeos característicos del sutil pegador del "tama" de axila me llegan, redoblando los golpes que puntúan un "tatou laobé" de una pasmosa precisión.

¡Ah, dioses, una muchacha bien negra, esbelta y de bellas caderas danzando el "tatou laobé"! ¡dioses!, cómo adoro esa danza, y quien dice que ella es grosera tiene la visión torturada y disminuida por el empobrecimiento de la nueva moral; quien dice que esta danza es vulgar jamás ha sido tocado por las miradas púdicas de las muchachas que la bailan; quien dice que es obscena no sabe nada de la agilidad corporal de nuestras mujeres.

¡Ah, tristeza del alma para aquellos que ya no se estremecen con lo esencial! ¡Ah!, pobreza del cuerpo para los que sienten lo carnal como algo vergonzoso. Por fortuna, no formo parte de los negros que tienen vergüenza de la danza y el tambor; esta noche, yo danzaré, mi cuerpo lo pide, mi alma me lo grita y, al caminar, marco los tiempos fuertes, las caídas. A veces danzo bastante bien, pues sé que el paso del hombre sólo es bello y placentero si recuerda la lucha. Hay que golpear duro la tierra, pisotearla furiosamente, provocarla hasta que se caliente y queme los talones desnudos. La danza del hombre es así, gímnica, todo en ella es fuerza pero también fineza. Además, Falang, el gran luchador, lo ha dicho: muy pocas cosas separan la danza de la lucha. "¡Cuando el adversario lucha, yo danzo y lo derribo!"

Pero mis pasos afanados atraviesan Timiss de un lado a otro, y me doy cuenta con asombro que, aquí también, todo duerme; nada de grupos agitados, ni de círculos fluctuantes de gente que ha sido, como yo, atraída por los sonidos frénéticos y los torbellinos de los cuerpos habitados y liberados por la danza. Sin embargo, escucho siempre el tam-tam cerca, tan claro que ahora no tengo ninguna duda; esas puntuaciones y esos gritos solamente pueden venir del otro lado de esta calle sinuosa, de este barrio nuevo y parasitario cuyo nombre ignoro, ya que, después, es el mar y jamás se ha oído hablar del tam-tam o del eco del tam-tam surgiendo de las aguas.





Effectivement, je suis arrivé, j'ai traversé la rue qui sépare Timiss du quartier inconnu et l'immédiate proximité de la danse, que je ne vois pas encore, me frappe. Elle est juste là, derrière ces palissades croulantes.

Il s'agit bien d'une de ces excroissances de quartier qui ne finissent pas de naître et de crouler, de s'étendre et de se déplacer, de déguerpier et de se fixer autour de certains axes selon un rythme et une logique qui tiennent de la pauvreté et de l'incertitude des lendemains. Mais j'aime et ne crains pas ces illusives imitations de quartiers ; j'aime ces lieux condamnés et maudits par les urbanistes mais jamais désertés par le tam-tam remuant et la danse vitale.

Je m'engage dans un couloir tournant qui, entre deux murs de planches branlantes, débouche certainement sur une place qui doit être grouillante du monde dont les rumeurs et l'agitation fouettent déjà mon visage avide du vide et du silence.

Il m'a soudain suffi d'un pas pour retomber du brouhaha au silence total, de l'espérance d'une foule chaleureuse et nombreuse au néant glissant d'une place ronde, sableuse et nue.

Affolé, je tourne les yeux partout, mais ne vois que le barrage des palissades de bois et de paille, le ciel blafard et, par une espèce de large porte devant moi, une mer nocturne et écumeuse.

Je me rends enfin à l'horrible évidence : il n'y a pas de tam-tam, il n'y a pas de danse ce soir ! Je ne sais pas et n'ose pas penser à cela, qui m'a attiré là dans une course longue et enthousiaste. Je me remémore, tardivement et en frémissant, certain conseil de vieilles femmes : « Méfiez-vous, jeunes gens, jeunes filles, des tam-tams qui attirent la nuit ; détournes-vous des attroupements nocturnes, ils ne sont pas tous humains ! »

Je ne sais pas ce qui passe, ce qui met mon corps en sueur et l'emplit de frissons, ce qui vide ma tête, bouscule mes sens ; je ne sais, mais je peux fuir, je peux encore fuir ; je dois fuir ; je dois fuir, tourner doucement le dos à cette apparition vide, car j'ai fait un pas de trop dans une curiosité nocturne vers l'envie sensuelle des tambours et des danses.

En tournant sur moi-même, mon regard a parcouru une dernière fois l'incertain cercle où rien ne bouge et ne bruit. Et mes yeux fuyants ont alors accroché la malédiction, je vois l'homme qui arrive par la porte marine et j'entends sa voix troublante qui peuple soudain le silence et m'interpelle : « Eh ! Toi, s'il te plaît ! Et même s'il ne te plaît pas ! Arrête ! Ne pars pas ! »

Efectivamente, he llegado, atravieso la calle que separa a Timiss del barrio desconocido y la inmediata proximidad de la danza, que todavía no veo, me sorprende. Está precisamente aquí, detrás de estas vetustas empalizadas.

Se trata de una de esas excrescencias de barrio que no terminan de nacer y de envejecer, de alargarse y de contenerse, de huir y de fijarse alrededor de ciertos ejes según un ritmo y una lógica íntimamente ligada a la pobreza y a la incertidumbre del porvenir. Pero me gustan, y no temo, esas imitaciones ilusorias de los barrios; me gustan estos lugares condenados y maldecidos por los urbanistas, pero nunca abandonados por el tam-tam que remueve y la danza vital.

Me interno en un corredor sinuoso que, entre dos muros de tablas tambaleantes, desemboca sobre una plaza que imagino hormigueante de gente, y cuyo rumor y agitación azotan ya mi rostro ávido y sudoroso.

De súbito, me ha sido suficiente un paso para caer de la algarabía al silencio total, de la esperanza de una multitud acalorada y numerosa a la nada resbaladiza de una plaza redonda, arenosa y desnuda.

Enloquecido, miro hacia todas partes, pero no veo más que la barrera de la empalizada de madera y paja, el cielo pálido y, delante de mí, por una especie de puerta ancha, un mar nocturno y espumoso.

Finalmente, me doy cuenta de la horrible evidencia: ¡no hay tam-tam ni danza en esta noche! No sé, y no me atrevo a pensarlo, quién me ha atraído hasta aquí en esta larga y entusiasta pesquisa. Recuerdo, tardíamente, cierto consejo de las mujeres viejas, y me estremezco: “¡Desconfíen, jóvenes, de los tam-tam que atraen en la noche; aléjense de los grupos nocturnos, no todos son humanos!”.

No sé lo que pasa, mi cuerpo está sudoroso y lleno de escalofríos, mi cabeza vacía, algo atropella mis sentidos; no sé, pero puedo huir, todavía puedo huir; sí, debo escapar, dar suavemente la espalda a esta aparición vacía, pues he dado un paso peligroso en mi curiosidad nocturna hacia el deseo sensual de los tambores y las danzas.

Giro y mi mirada recorre por última vez el círculo incierto donde no hay movimiento ni ruido. Y mis ojos huyentes chocan contra la maldición, veo al hombre que llega por la puerta marina y escucho su voz inquietante que de pronto puebla el silencio. Me interpela: “¡Eh, tú, por favor!, ¡detente!, ¡no te vayas!”.

Je sais, je suis convaincu que je dois partir, fuir, m'éloigner définitivement de cet endroit mais je m'arrête, je ne peux partir ; je suis comme bloqué par cette voix, pourquoi ? Je ne sais. Mais tout ça est inéluctable et je m'arrête, c'est tout, et je fais face à l'homme qui s'approche de plus en plus de moi et qui m'invective :

« Eh ! ne pars pas ! tu ne partira pas comme ça ! Attends ! Cette fois-ci c'est fini ! il faut que les choses soient définitivement claires entre ta race et ma famille ; Ne fais pas l'incrédule, être de la nuit ; ne roule pas ironiquement les yeux ; la peur que tu affiches est feinte ! Je sais qui tu es ! Tu es de ceux qui attirent les miens, de ceux qui piègent les membres de ma famille. Tu es de ceux qui, depuis des lustres, nous perdent par le tam-tam nocturne, attirant mortel ! Mon père, mes oncles sont morts ainsi que d'autres hommes de mon sang, attirés et perdus par les rythmes que vous frappez la nuit et qui nous troublent. Mais c'est fini ! Mon père m'a parlé avant de périr et, si je suis venu ce soir, c'est seulement attiré par la soif de vengeance. Je mourrai certes, puisque le destin des miens est de disparaître dans la folie de vos tambours, mais je ne partirai pas seul, cette fois, dans vos sombres machinations. Vous saurez ainsi que nous ne sommes plus dupes, que nous savons ce qu'il y a derrière votre attirant vacarme. Je ne sais ce que tu es réellement, mais tu ne seras pas invulnérable à mon poignard consacré et béni, quand il te frappera. Cette lame est l'incarnation armée de puissantes prières contre vos forces obscures. Les dieux retors de vos tambours n'y pourront rien être e la nuit ; tu vas mourir avant moi ! »

Je ne peux résister, quelque chose me paralyse toujours ; et puis comment résister à tant d'horreurs en temps d'anormales agression ! Je n'ai levé le bras qu'instinctivement, comme une douleur chaude dans mon flanc, une espèce de gêne au niveau du cœur. Je suis touché et je vois l'homme reculer, avec à la main l'arme rougie de mon sang, avec un regard incrédule comme s'il était étonné d'être encore debout et vivant après avoir attaqué un monstre abominable. Il a reculé encore, a regarder autour de lui, m'a fixé la bouche ouverte, avant de s'enfuir du côté de la mer d'où il était venu. Alors un calme terrible m'envahit, tombé sur moi comme un autre châtiment.

« Ah ! Fuis, homme, va t'en, tu n'as tué qu'un homme comme toi ! tu ne m'entends plus, mais je ne suis pas la chose que tu crois ! Moi aussi, j'ai été attiré ici par les mêmes forces que toi. Et ce soir, c'est moi la victime de ces choses qui manipulent les tambours à des fin ignobles ! »

Sé, estoy convencido de que debo irme, escapar, alejarme de una vez por todas de este lugar, pero me detengo, no puedo irme; ¿por qué estoy bloqueado por esa voz? No sé. Pero todo esto es ineluctable y paro; doy la cara al hombre que se me acerca cada vez más y me increpa:

“¡Eh!, ¡no te vayas!, ¡no te irás así nomás!, ¡espera!, ¡esta vez se acabó!, ¡es necesario que las cosas sean definitivamente claras entre tu raza y mi familia! ¡No te hagas el incrédulo, ser de la noche; no ruedes los ojos irónicamente; el miedo que muestras es fingido! ¡Yo sé quién eres tú! Eres de aquellos que atraen a los míos, que ponen trampas a los miembros de mi familia. ¡Desde hace lustros, tú y los tuyos nos extravían con el tam-tam nocturno, que embruja y mata! Mi padre, mis tíos están muertos así como otros hombres de mi sangre, atraídos y perdidos por los ritmos que ustedes golpean en la noche y nos perturban. ¡Pero se acabó! Mi padre me habló antes de perecer y, si yo he venido esta noche, es solamente movido por la sed de venganza. Moriré, es verdad, pues el destino de los míos es desaparecer en la locura de tus tambores, en la oscuridad de tus maquinaciones, pero esta vez no me iré solo. Así ustedes sabrán que nosotros ya no somos ingenuos, que sabemos lo que hay detrás del bullicio que encanta. No sé lo que eres realmente, pero no serás vulnerable a mi puñal consagrado y bendecido cuando él te toque. Esta lámina es la encarnación armada de los rezos poderosos contra tus fuerzas sombrías. Los dioses astutos de tus tambores no podrán hacer nada, criatura de la noche; ¡vas a morir antes que yo!”

No puedo resistir, algo me paraliza; y, además, ¡cómo resistir a tanto horror y a tanta agresión! No he levantado los brazos más que instintivamente, como para esconder el rostro, cuando el hombre, fuera de sí, se abalanza contra mí. Siento un dolor cálido en un costado, una especie de molestia al nivel del corazón. He sido tocado y veo al hombre retroceder, con el arma roja de mi sangre en su mano, y una mirada incrédula como si estuviera asombrado de estar todavía de pie y vivo después de haber atacado a un monstruo horrible. Ha retrocedido, mira a su alrededor, lo hace fijamente en mí, la boca abierta, y huye hacia el lado del mar de donde vino. Entonces una calma terrible me invade, cae sobre mí como un castigo.

“¡Ah!, ¡huye, vete, no has matado más que a un hombre como tú! ¡Ya no me oyes, pero no soy lo que crees! He sido hechizado también por las mismas fuerzas que tú. ¡Y esta noche, soy yo la víctima de esas cosas que empujan a los tambores hacia fines atroces!”



Ai-je crié cela ? Suis-je encore vivant ? Tambour, as-tu joué un mauvais tour un fidèle ? ou alors n'ai-je été un pion dérisoire dans le grand et mystérieux destin de cet homme qui m'a poignardé et qui s'est enfui ? Vrais tambours, vrais maîtres des rythmes ancestraux et vitaux, avez-vous quelque chose à voir avec ce piège infernal ? Qu'importe ! des destins terribles se jouent ainsi tout les jours, toutes les nuits et le mien, ce soir, prend fin !

Et je suis écroulé, dans mon sang, au milieu du cercle de sable; la rumeur surexcitée, les cris, les roulements de tambours qui m'ont guidé jusqu'ici reprennent brusquement et je vois autour de moi des pieds levés, des jambes, des cuisses, des torsos nus, des bras, des têtes énormes qui s'agitent. Je suis au centre d'une danse, mais d'une danse effroyables innommable. Les rythmes marqués ne sont pas des choses connues, ils sont un vacarme vaste et exécration. Des batteurs aux faces féroces se penchent sur moi en frappant des mesures pulvérisées et informes. Des danseuses massives sautent au-dessus, tournent autour de moi, mais leurs pas sont obscènes et leur faciès inhumain. Une foule de monstres, autour, gesticule, applaudit et hurle vers moi en montrant des dentitions bestiales. Dieux, comment est-il possible de battre pareil chaos ? Comment est-il possible de danser pareille torture ? Comment ne suis-je pas encore mort de tant de douleurs subies ? Ah ! Dieux, épargnez à mes tympans agressés et à mes yeux perdus une telle malédiction ! Mon corps, petit à petit, se soulève, pesant, je le pressens, un poids énorme. Je suis ensuite, debout et mes jambes lourdes bougent, marquant des pas grossiers. Je suis comme une conscience perdue et étrangère à mon corps qui est entraîné dans une ronde lente et effrayante. Les Êtres infernaux qui m'encerclent, m'agrippent sauvagement et m'entraînent au son des batteries démentes, dans une abominable et interminable danse d'un autre monde... ■

Extrait de *Wara Newsletter*. West African Research Association, Spring 2005, 7-9.

¿He gritado eso? ¿Aún estoy vivo? ¿Tambor, le has hecho una mala jugada a uno de tus fieles? ¿O acaso he sido sólo un peón irrisorio en el gran y misterioso destino de ese hombre que me ha apuñalado y ha huido? ¿Verdaderos tambores, verdaderos maestros de los ritmos ancestrales y vitales, tienen ustedes algo que ver con esta trampa infernal? ¡Qué importa!, ¡destinos terribles se definen así todos los días, todas las noches y el mío, ahora, llega a su fin!

Me derrumbo, en mi sangre, en medio del círculo de arena; el rumor excitado, los gritos, el redoble de los tambores que me ha guiado hasta aquí reanuda bruscamente, y veo alrededor mío pies levantados, piernas, muslos, torsos desnudos, brazos, cabezas enormes que se agitan. Estoy en el centro de una danza espantosa e innumerable. Los ritmos marcados son cosas desconocidas. Son un estrépito vasto y execrable. Tocadores de feroces caras se inclinan sobre mí golpeando compases pulverizados e informes. Bailarinas macizas saltan encima, giran a mi alrededor, pero sus pasos son obscenos y sus rostros inhumanos. Una multitud de monstruos gesticula, aplaude y aúlla hacia mí mostrándome sus fauces bestiales. Dioses ¿cómo es posible tocar semejante caos? ¿Cómo se puede danzar semejante tortura? ¿Cómo no he muerto todavía después de tantos dolores sufridos? ¡Ah!, ¡dioses, protejan mis tímpanos agredidos y mis ojos perdidos de semejante maldición! ¿Estoy vivo? ¿Estoy muerto? Mi cuerpo, poco a poco, se levanta, dueño de un peso enorme. Enseguida, me pongo de pie y mis piernas de plomo se mueven, haciendo pasos toscos. Soy una conciencia perdida y extraña a mi cuerpo que se arrastra hacia una ronda lenta y horrorosa. Los seres infernales me encierran, me agarran y me empujan hacia un sonido de baterías dementes, a una abominable danza sin fin de otro mundo... ■



Tomado de *Pequeña antología de cuento africano y antillano de expresión francesa*. Selección de Landry-Wilfrid Miampika y traducción de Pablo Montoya. Obra inédita.